

Des lecteurs peut-être le pensent et le déplorent, voire s'en gaussent, que j'ai, plutôt qu'*écrit*, *vidé ma tête sur le papier*

et d'autres, si moi-même je l'ai affirmé, à examiner ledit papier ils en doutent, qu'elle ait pu ne contenir que ça...

Nulle trace n'ai trouvé dans tout mon publié de cette façon de préciser mon geste que je croyais pourtant avoir déposée en quelque carnet telle : *j'ai vidé ma tête sur le papier*.

Ce ne fut sans doute pas pour le papier qu'elle quitta la tête où elle était mais pour une oreille, et pour une oreille uniquement (si elle quitta) pour la raison que si l'image affirmait l'écriture comme une évacuation des pensées, une mission simultanée altérerait la fonction essentielle dite par figure, la purger des vertus culturelles qui la distinguent parmi les pratiques (*oui, ce n'est que / ça : vider...*), et trop la simplifiait pour qu'elle pût connaître le papier et sortir de ma tête – où elle est (à ce qu'il semble – ce qui corroborerait)

mais enfin, si écrivant mon but ne fut pas à strictement parler ça – *vider ma tête sur le papier* – (on pourrait à bon droit se demander qui le veut et si quelque maladie ne sous-tend pas la rudimentaire conception du crâne comme contenant solide susceptible d'être remplie de pensées comme autant d'objets en volume), le fait est que (je ne retrouve pas non plus la mention du paternel *lefaitestque* associé pour jamais dans mon souvenir au cadrenravate-narrant-sa-journée-de-travail-dans-une-cuisine-seventies – clin d'œil filial sûrement resté sur un brouillon froissé) je fus en quelque sorte pris aux mots, dits peut-être, en tout cas pensés – car maintenant ma tête est vide.

Je n'écris pas un « Éloge de la tête vide ».

versus

Rien n'est acquis.

Ma tête n'est pas *continûment* et *intégralement* vide, mais *le plus souvent* et alors *bien assez* pour qu'aucune feuille ne me manque.

Ce n'est qu'à partir du moment où elle se remplit (pas besoin pour ça qu'elle soit pleine et déborde, ou soit occupée à demi ou au quart : je parle ici d'un quantième), ce qui lui arrive comme il arrive à un puisard, une poche, avec le temps, par filtration ou infiltration, ou par sécrétion, comme il arrive à une glande, que le goût d'écrire me vient ou revient – et parfois je suis abusé, parfois je chauffe à pomper rien.

(Le bout par lequel on attrape quelque chose n'est pas toujours le bon, mais les nombreux mauvais bouts ont ce grand mérite de pouvoir être attrapés – et travailler

sera à corriger la prise. Rien de ce qui précède n'est un bout *bon* au sens où avec tout viendrait, intégralement et dans l'ordre (ni a fortiori *le*, qui promet une fin rapide). J'ai pris le marteau par la masse. Reste à adapter le clou.)

Que l'on n'avance pas contre vider qu'il est bon que les pensées restent dans la tête car elles y mûrissent, ou que, en pouvant les produire à tous moments, l'on s'assure d'exister socialement comme dépôt et source de noble matière*.

Il faut concevoir que les pensées vidées** ont laissé dans la tête leur empreinte, ou une plaie, ou une racine, et qu'elles ont tendance à repousser à partir de cette racine, ou suinter de cette plaie qui ne se ferme pas, ou que la forme de l'absence est un possible moule.

Écrites, les pensées ne sont pas arrachées mais coupées, rabattues pour qu'elles reviennent plus fortes peut-être. (En outre, leur transfert au papier est un mûrir, et d'une sorte que ne suit pas le pourrissement.)

Pourquoi *ailleurs* ? Ce n'est pas qu'elles soient en soi nuisibles (comme certains cauchemars, pour ceux qui en font), ou qu'elles menacent, pour se corrompre là, d'entraîner la tête entière dans un processus de corruption globale.

Pour laisser la place à de nouvelles pensées, ou aux mêmes régénérées ? Pour faire de la place donc, comme s'il y avait un problème d'espace ?

Sans être microcéphale, je présente une masse crânienne petite – et le fiston nous a assez reproché d'avoir combiné, mère et père, un XY minable rapport à la taille de casquette – : cela vient-il de là ? Que je sens le contenant de peu de contenance ? Ou bien qu'une pensée n'est pas si immatérielle qu'on dit ?

En tout cas, c'est une libération quand un texte, un *renard de pensées* est dehors ; ça recommence à respirer dedans, c'est moins comprimé.

Pas d'« Éloge de... » mais un côté contemplatif chez moi, un goût pour le moins ou le peu (très largement masqué par ma tendance à garder/stocker) tire contentement de rien et des actes à dessein (oui *jeter*).

Il y a la dimension physiologico-mental : l'homme aime sans doute à se vider les couilles pour se refaire du sperme neuf, il aime à pleurer pour que les larmes ne fassent pas inside croûte de sel et que sais-je encore (aima à saigner, ou faire saigner – l'ancienne théorie des humeurs etc.).

On se vide pour du plus pur. La même chose, plus pure. (L'envie, qui naît chez qui purge le radiateur de son gaz fétide, de le purger de son eau...)

* Mon extraordinaire capacité à ne pas mémoriser a déjà fait de moi un homme troué plutôt que plein (et la publication des évacuées fait assez en termes de <capital symbolique augmenté>).

** On « vide quelque chose de quelque chose » (débarrasse un contenant de son contenu) mais aussi bien on « vide quelque chose dans » (ex. : les reliefs du repas dans la poubelle).

Mais peut-être encore est-ce moins désencombrement ou acte d'hygiène qu'entretien de la machine à extraire/expulser : ce n'est pas que des pensées sont sorties, mais simplement que la pompe a fonctionné... Écrire serait alors moins expulser *des pensées*, qu'expulser *pour des pensées* – et c'est simplement le fonctionnement de la pompe, trop déclenchée, trop souvent, trop longtemps actionnée, qui créerait la sensation de vide, indépendamment de la matière elle-même...

« Évacuer des pensées » ? Imprécis par précision. – Ma tête est pleine *de ma tête* : il conviendrait plutôt d'écrire « *je vide sur le papier ma tête de ma tête* ».

Induit cette fois (soit par la plus récente tentative) à reconnaître dans l'enfouissement que j'opère du *point d'origine* – comme je nomme, à fin de clarté, le morceau ou moment de pensée qui déclenche le geste d'écriture – un mode opératoire quasi réflexe.

Il arrive que le commencement du texte achevé et ce point d'origine soient confondus, mais le texte est alors si court – une phrase – qu'il n'a pas à proprement parler de commencement : il n'est *que* le point d'origine, en quelque sorte son enregistrement, son inscription, lequel, ne donnant lieu à aucun développement, est lui-même à proprement parler moins point d'origine que *terminus*.

L'autre cas (car je doute qu'il y ait des variétés intermédiaires), celui de leur non-coïncidence, est aujourd'hui le plus fréquent, peut-être parce que, comme cela ne se produisait pas par le passé (mais où exactement ce dernier commence ou finit-il ?), les mots qui ont appelé la feuille m'apparaissent une fois sur elle non pas *materia prima* mais, aussi bruts et peu sûrs de leur forme soient-ils pourtant là, l'aboutissement d'une cogitation amorcée bien avant, quoique jusqu'alors sourde, d'un processus qu'il me manque de n'avoir pas connu dans sa première phase, quand ma tête brassait la matière informe sans que j'en sois encore conscient.

Point à l'origine donc le point d'origine, aussi le texte qu'il a néanmoins impulsé va-t-il explorer l'amont, essayer expérimentalement de le re-construire – et c'est une grande part du travail que ce déplacement/remplacement du 1, qui deviendra ce à quoi le texte va aboutir, sur les pas du penser remonté, ou une étape au milieu du chemin, entre l'amont et l'aval qu'il recelait en tant que fruit trop précocé.

Des temporalités, on l'a compris s'affrontent, et l'on ne sait plus trop de quoi il est question entre ce point d'origine qui n'en est pas un – et pourtant si, ce commencement qui vient après l'origine en faire un aboutissement – ce qu'elle est déjà, etc. Cette confusion explique pour partie ma lenteur, ma peine à avancer (l'éventuel ressort psychologique de cette tendance lourde ne m'intéressant guère).

Mon travers étant à en rajouter dans mon travers, alors j'obéirai à lui en précisant ceci, qui explique que toutes mes tentatives connaissent longtemps l'échec (celles qui s'en décollent – mais parfois, aussi, je renonce et laisse filer) : la reconstruction de l'amont du point d'origine requiert les éléments venus à sa suite, il n'y a que son aval

qui puisse me l'apprendre. Dérouler le texte pour le réinjecter tout ou partie amont se fait ainsi avec la certitude que ce qui s'écrit sera effacé...

Induit à penser devoir essayer de rompre une prochaine fois avec l'écriture simultanée du début et de la fin, pour, comme ici, faire correspondre le commencement du texte et l'impulsion de l'écrire (mais le temps est passé de reprendre la précédente tentative et y remplacer « Des lecteurs peut-être le pensent... » par « Maintenant ma tête est vide. »).